



COMMENTAIRE | Samedi Saint | *La descente aux enfers*

11 avril 2020 | Église Saint-Ignace, Paris 6^e

Matthieu 27, 55-61

Mystère terrible du Samedi saint : Jésus, Dieu né de Dieu, « est descendu aux enfers ». *Stricto sensu*, dire que Jésus « est descendu aux enfers », dans le *shêol* des Hébreux, cela signifie qu'il a été englouti dans la profondeur de la mort, qu'il est réellement mort et a participé à l'abîme de notre destin de mort. Terrible mystère du silence de Dieu. Dieu absent.

Encore pouvons-nous, la veille, porter nos regards sur le Crucifié. Mais aujourd'hui, plus rien. La lourde pierre du sépulcre s'est refermée sur le cadavre d'un supplicié, aucun Dieu n'a sauvé ce Jésus qui prétendait être son Fils. Les prudents peuvent se tranquilliser : s'ils avaient craint un instant d'être ébranlés par la vigueur de l'évangile, les voilà rassurés ; l'affaire est terminée.

Samedi saint : c'en est fini du Dieu vivant. Dieu est mort et enterré.

N'est-ce pas d'ailleurs, et de façon impressionnante, ce que vit notre époque ? Notre siècle ne devient-il pas un grand Samedi saint, quand on nous dit que Dieu est mort, quand le cœur des disciples s'affole devant un vide effrayant et que, remplis de honte et d'angoisse, ils se retirent en silence ? Ne sommes-nous pas à ce jour où s'éloignent tant de disciples d'Emmaüs, sombres et désespérés ? Oui, ce mystère est bien celui de notre époque : Dieu semble se cacher aujourd'hui, absent de ce monde qui lui appartient et qui devrait, en mille langues, chanter sa gloire et annoncer son nom. L'abîme de silence est devenu une réalité écrasante.

« Dieu est mort, et nous l'avons tué. » Ainsi parle la sagesse du temps. Mais sait-il, notre temps, que ces mots-là qu'il prononce constituent précisément, de façon presque littérale, ce qu'affirme la tradition chrétienne ? N'est-ce pas là ce que répètent tous les ans nos chemins de croix, avec des mots d'une sombre gravité ?

Oui, « Dieu est mort et nous l'avons tué ». Il est mort en Jésus Christ, et le drame n'est pas fini. Nous-mêmes qui sommes chrétiens connaissons mille façons de le tuer encore, quand nous l'enfermons dans l'enveloppe usée des pensées habituelles, quand nous l'exilons dans une piété qui se perd en phrases toutes faites. Nous tuons Dieu de bien d'autres façons, par l'ambiguïté de notre vie qui étend sur lui un voile d'obscurité. Nous le mettons à mort par notre péché. Qu'est-ce qui porte atteinte au Dieu vivant, sinon d'abord le manque de foi et d'amour de ceux qui croient en lui ? Si en effet notre siècle devient un Samedi saint, alors cette obscurité divine parle à notre conscience de chrétiens.

Pourtant, ce drame n'est-il qu'angoisse et désolation ? Le Samedi saint n'est-il pas aussi une « Bonne nouvelle », une heureuse page d'évangile ? Ne porte-t-il pas sa consolation ? Dieu se fait solidaire de notre condition humaine jusqu'à partager les affres de notre mort. Voilà une vérité qui nous découvre un abîme d'éblouissements pour le cœur et pour l'intelligence. Le mystère le plus obscur de la foi devient le signe que notre espérance n'aura plus de limites. Dieu n'est plus celui que nous imaginions. Il nous faut supporter l'épreuve du silence de Dieu pour accéder à une expérience toute nouvelle de son immense grandeur et de notre infinie petitesse. Dieu meurt en Jésus-Christ, mais c'est pour vivre en nous. Dieu nous rejoint et nous accompagne dans notre mort, afin qu'elle devienne un mystère de germination, une ouverture à la vie. « *Si le grain tombé en terre ne meurt pas...* » (Jn 12,24)

Qu'était donc la mort, avant que Jésus ne vienne la visiter ? Elle était « enfer », précisément, autrement dit affreuse solitude. La mort, pensée en dehors du mystère de Jésus, est séparation d'avec le pays des vivants, rien d'autre que solitude glaciale, ténèbre impénétrable. Or Celui qui est la vie s'est fait le compagnon de notre solitude ultime. Le Crucifié criait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », et il a consenti à cet abandon jusqu'à partager la solitude de la mort. Aurons-nous peur désormais de la mort, puisqu'il est venu l'habiter ?

Voyez un enfant qui s'aventurerait seul dans la nuit noire au fond d'un bois : nous pourrions lui expliquer cent fois que le sentier est sans danger, l'enfant aurait encore peur. Il ne redoute pas quelque chose de précis, mais il expérimente l'insécurité, la condition d'orphelin, le caractère sinistre de l'existence en soi. Seule une voix humaine pourrait le consoler ; seule la main d'un proche pourrait chasser l'angoisse. Il existe une angoisse – la vraie, celle qui est nichée dans la profondeur de nos solitudes – qui ne peut être surmontée que par la présence d'une personne qui nous aime. Lorsqu'on se trouve devant une solitude telle qu'elle ne peut plus être atteinte par la parole transformatrice de l'amour, alors nous parlons de l'enfer.

Le Christ « est descendu aux enfers ». L'amour a pénétré dans la région de la mort, dans le *no man's land* de la solitude insurmontable de l'homme. La voilà surmontée désormais. L'amour s'est rendu présent à la mort même, la vie a pénétré la mort. « À tes fidèles, ô Seigneur – dit l'Eglise dans la liturgie funèbre, la vie n'est pas enlevée, elle est transformée. »

En définitive, le travail du Christ dans la mort, la portée de ce séjour dans les profondeurs de la solitude pour y être la présence de l'amour, ce grand mystère du Samedi saint, quand y accéderons-nous ? Au dernier jour. Pour chacun de nous viendra un jour cette heure d'extrême solitude. Alors, tout étonnés et émerveillés, nous découvrirons l'amour. Et dès-à-présent, au milieu de notre protestation contre

l'obscurité de la mort de Dieu, nous laissons poindre un commencement d'action de grâce pour la lumière qui vient, qui vient précisément de cette obscurité.

Miguel Roland-Gosselin, s.j., d'après J. Ratzinger

(Cf. <http://benoit-et-moi.fr/2015-1/benoit-xvi/langoisse-dune-absence.html>.)